

Compte rendu

Gariépy, Roger. *La Ville oubliée*, Québec : Guy Saint-Jean éditeur, 2012, 315p.

C(h)ris Reyns-Chikuma
Université de l'Alberta

La Ville oubliée est un très bon roman, d'autant plus remarquable que c'est le premier de l'auteur. De facture très classique et dans un style presque académique, et même s'il est parfois un peu didactique, ce roman historique raconte magistralement l'histoire de la croissance et du déclin d'une petite ville du Nord de la province de l'Alberta, au Canada, à environ 370 km au nord de Edmonton, non loin du Lac de la Tribu des Esclaves (Slave Lake). Nous sommes en 1909. Et depuis une quinzaine d'années la ville prospère grâce à l'immigration, tant anglophone, très encouragée par le gouvernement fédéral, anglophone, que francophone, venant soit du Québec, soit de plus loin (France, mais aussi Belgique), attirée par les possibilités d'une vie meilleure. Les nouvelles technologies (voiture, téléphone, ...) et surtout la nouvelle de l'arrivée du chemin de fer dans leur petite ville font naître de grands espoirs chez ses habitants.

D'une manière réaliste, avec des détails des plus intéressants sur les mots et les choses de l'époque (« assiette en étain », p.123), et un humour très bien distribué dans le texte (« hameçon/âme sœur », p.181), le roman s'attache particulièrement à l'histoire de certains de ces nouveaux habitants depuis leur départ de Edmonton jusqu'à leur arrivée dans la petite ville d'abord appelée Lesser Slave Lake (p.10). Dans la première moitié du livre, l'auteur raconte surtout leur vie « ordinaire », leurs difficultés et leurs joies quotidiennes, mais aussi le courage nécessaire pour s'installer, souvent à partir de rien, dans une région qui n'est pas spécialement hospitalière (froid, éloignement, isolation). Ainsi en va-t-il du québécois Honoré Corbeil, menuisier, et de sa femme, du forgeron Joseph-Omer Boulanger et de sa femme, Florida Gauthier. Celle-ci était revenue au Québec (après que ses parents en soient repartis, déçus, dans leur France d'origine), avec son frère, qu'elle avait aidé à devenir médecin en travaillant « dur » tandis qu'il étudiait. Devenu généraliste dans cette petite ville albertaine, il devra s'improviser chirurgien et il épousera Blanche, une « sœur défroquée », qui quelques années après mourra de la grippe espagnole (p.241).

Le roman est aussi très bien construit. Ainsi presque exactement à la deuxième moitié du roman éclate « la Grande Guerre » (titre du chapitre 7/sur 14 chapitres). Nous sommes en août 1914. Le Canada, de par sa forte connexion

avec l'empire britannique, se lance aussi dans ce conflit mondial. En Europe, Canadiens anglophones et francophones luttent côte à côte et, comme on le sait au Canada mais peut-être peu en dehors, les Canadiens jouent un rôle déterminant dans cette guerre interminable en contribuant à deux victoires en 1916-17 dans les batailles d'Ypres et de la Somme (pp. 187ff). Mais au Canada même la Première Guerre mondiale va accentuer les conflits régionaux et nationaux, qui étaient seulement marginaux jusque-là, pour révéler en particulier les tensions entre anglophones et francophones. La première cause qui révèle cette tension dans le roman, apparemment mineure mais hautement symbolique, est un vote pour donner un nouveau nom à la ville, lequel est remporté par les francophones. Les anglophones, qui auraient voulu garder l'ancien nom, préfèrent se rallier au nom indien, Mimouk, contre le nom proposé par la majorité des francophones qui est celui de l'évêque, francophone, qui était très actif entre autres dans l'évangélisation des tribus « indiennes » (p.51). La ville s'appellera donc désormais Grouart et tous ses habitants, gagnants ou perdants dans cette petite querelle, retournent à leurs occupations ordinaires. Cependant la mauvaise nouvelle selon laquelle après la décision fédérale le chemin de fer ne passera pas par la petite ville mais par une ville à majorité anglophone à 20 km de là établit la suspicion chez les Canadiens français et accélère le déclin de la ville (pp.115-116). L'immigration s'arrête et l'exil vers les autres villes, en particulier la nouvelle capitale de la province de l'Alberta, Edmonton, commence. Le fait que de nombreux francophones avaient été beaucoup plus réticents à s'engager durant la Première Guerre mondiale, puisqu'ils ne voyaient pas pourquoi ils se rangeraient aux côtés des pro-Britanniques qui depuis des siècles continuaient à les harasser et à les mépriser officiellement, avait déjà envenimé la tension. Certains Canadiens anglophones furent choqués par ce refus et en profitèrent pour faire remarquer que cela confirmait exactement leur opinion négative des francophones, « trouillards, bons à rien » (p.150). Une fois le conflit international terminé, les tensions internes reprennent au niveau régional et national au profit des anglophones qui rejettent les droits des francophones pourtant inscrits dans les premiers traités (pp.255-56ff). Ainsi les anglophones, entre autres avec l'appui du KKK (pp.260ff), imposent-ils des lois contre les écoles francophones (pp.273ff).

Comme on le comprend par ce résumé, même si bizarrement ce conflit central dans le roman est ignoré sur la quatrième de couverture, le roman est raconté du point de vue francophone, c'est-à-dire que le narrateur se concentre davantage sur les personnages francophones et sur leur perspective. Sauf pour diverses mentions mineures aux « autres », il est vrai positives (même si elles restent un peu simplistes), comme à Baptiste, le vieil indien, à la « sagesse qui semblait intarissable » (p.146), « canotier » et trappeur, le point de vue des

« Indiens » et des métis est donc quasiment ignoré dans ce récit historique. Et donc même si cela semble difficile à accepter pour les francophones canadiens et s'il aurait fallu une centaine de pages supplémentaires pour raconter l'histoire et les droits bafoués des « *Natives* » et de leurs justes revendications, tout lecteur critique ne peut que rester frustré par cette version riche de l'histoire mais qui reste unilatérale. Cependant, ce point de vue francophone, reconnu aussi aujourd'hui par la plupart des historiens, y compris anglophones, ne néglige pas les personnages anglophones. En fait ce qui fait l'extraordinaire richesse de ce roman, c'est la rondeur de la majorité des personnages. Qu'ils soient francophones ou pas, ils sont richement décrits et attachants ; même les personnages apparemment ou d'abord les moins sympathiques sont ensuite présentés à travers une ou des actions plus positives. Ainsi en est-il de Charron, personnage bourru, a-social qui ensuite sauve la vie de son « ennemi » qui l'avait insulté, ou l'anglophone Foster, anti-francophone, qui après avoir été sauvé d'une très mauvaise situation dans les tranchées par un protagoniste francophone, va le remercier et s'excuser de ses insultes répétées sur les Canadiens francophones. Intéressant aussi est la présence importante de certains couples mixtes (franco-indiens et surtout franco-anglais), même s'ils sont évidemment des exceptions. Ainsi en est-il de l'anglophone Clara Manning, serveuse méprisée par la majorité des habitants (pp.28-29), et de Willy Jobin, matelot (p.20); ou de Madame Duchesneau et de l'anglophone Tommy Bradford (p.27), tenancier d'un l'hôtel dans cette petite ville (et on apprend que cette profession n'est pas très bien vue à l'époque, p.28); ou de Laura Harper, encouragée par son père, petit éleveur anglophone, à fréquenter Jean-Marie Duchesneau, dit Gabardine, le deuxième héros francophone de la Première Guerre mondiale dans ce roman (p.301). Ainsi aussi le narrateur s'empresse-t-il de dire « les partisans de la ligne dure ne représentaient pas nécessairement l'ensemble de la communauté anglophone. Toutefois, leur présence intimidante et leurs tactiques agressives (voir « All Frenchmen in Québec », p.275) allaient laisser de profonds sillons dans le cœur de bien des gens, et dans l'attitude de plusieurs autres » (p.277). Même les gens d'Eglise dont le narrateur se moque légèrement dans ce roman sont présentés de manière « ronde » ; ainsi en va-t-il du vicaire Eugène Régimbald, discoureur et très ambitieux voire parfois arriviste, mais avec un bon fond (pp.37 ; 257 ; 267-68 ; 272).

La langue est utilisée de manière riche et subtile. La narration utilise le français international mais avec des mots qui montrent une connaissance historique aigüe de l'époque comme « marguilliers » (c'est-à-dire « paroissiens », p.45) ou « brique de lard » (p.30). Par contre, les personnages ont tous leur propre idiolecte qui permet de les situer dans le contexte canadien. Ainsi en est-il des anglophones qui lorsqu'ils parlent français mêlent le genre des noms

présentés en italiques ou des phrases remplies de *code-switching* (p.32) ou comme la prononciation des « u » en « ou » (« je vais finir par me débarrasser de toute ça, as soon as possible, goddam ! Tou saloueras ton fils pour moi », p.217) par Tommy Bradford; ou encore des jurons comme « gériboire » [blasphème] (p.10) qui caractérisent le bourru Charron, ou les mots (« icitte » pour « ici »), et autres tournures typiquement franco-canadiennes (« ça te surprend-tu ? », p.106).

Bref un roman à lire et à faire lire par ses amis et même peut-être ses « ennemis » !